

L.627

Martin Delisle

Numéro 164, mai 1993

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/59531ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Delisle, M. (1993). Compte rendu de [L.627]. *Séquences*, (164), 50–51.

le cinéma du géniteur à celui de son fils. Car si l'on en juge par le résultat, nous concédons qu'**Automne... octobre à Alger** est l'oeuvre d'un réalisateur dont l'originalité et la pugnacité dans la démarche nous laissent aussi bien enflammés qu'émus.

Dans l'Alger de 1988, l'histoire de Djihad et de sa famille est celle de toutes les familles algériennes qui vivent dans l'incertitude sociale et politique et le plus banal des quotidiens. L'intrusion dans cet univers clos est tout d'abord ponctuée d'anecdotes journalières: conflits entre certains membres de la même famille, magouilles, relation privilégiée entre Djihad et sa jeune femme Amel, solidarité du groupe.

Cette première partie sert de mouvement stratégique pour annoncer le dénouement, véritable thématique du film. À mesure que le récit avance, la tension monte de plus en plus jusqu'à la percée finale. Mais chaque épisode est significatif d'un sous-thème bien particulier. Existe-t-il alors un lien entre le drame familial et celui qui se joue dans le pays?

Lala Kheira, la mère, assure la continuité et la force intérieure du noyau familial. Soumise, elle abandonne tout combat. Ne représente-t-elle pas la condition de la femme algérienne? La seule femme du groupe qui semble libérée est Amel, la compagne de Djihad. Et c'est bien parce qu'elle est animatrice à la radio et qu'elle se bat pour une meilleure condition de celles de son sexe. Elle finit elle-même par abandonner temporairement le combat, quand elle décide d'aller se réfugier à la campagne. On soulignera que son compagnon la soutient dans sa quête de liberté, même si son attitude est plus militante. Après tout, n'est-ce pas le cinéaste lui-même qui tient ce rôle? Cet effet miroir en dit long sur la vraie nature du film, véritable introspection de la conscience d'un peuple.

Plutôt que d'exploiter sa femme, Djihad préfère lutter pour la survie du groupe, et cet engagement est d'autant

plus dur, qu'il tente de poursuivre une carrière de musicien dans un pays où le taux de chômage atteint des proportions démesurées. Il y a aussi Hakim, son frère, l'autre homme du groupe, islamiste et intégriste. Entre la mosquée et la maison, il exerce un pouvoir de tyran, imposant à son entourage des interdits.

Le drame qui se joue autour de cette famille est celui qui se trame dans tout le pays, une nation enfermée dans des rituels mystiques et religieux et bafouée par un pouvoir politique étatique et corrompu, dont le népotisme institutionnalisé souligne toutes les injustices. Sans oublier le machisme environnant.

Mais par une journée d'octobre, des jeunes algériens descendent dans la rue, occupant et détruisant les symboles du pouvoir. C'est le marasme total, le chaos total mais, en même temps, les premiers signes d'espoir, même si, par la suite, les événements n'augurent rien de bon.

Évitant de fonctionner comme pur spectacle, le cinéma de Malik Lakhdar-Hamina éclaire l'Histoire bien plus qu'il ne l'illustre. Cette «chronique des années de plomb» introduit un personnage populaire, Zombretto, clochard, mais sage, pour qui le rêve de l'indépendance a tourné à la désillusion et à la tragédie. Ses paroles résonnent comme un commentaire en voix-off qui, en juxtaposition avec des documents d'archives, permettent au film d'accéder au rang du documentaire, la fiction n'étant qu'un accessoire.

Si l'indépendance a mis fin à la colonisation, l'Histoire a démontré que l'ordre colonial, avec tous ses codes répressifs, a été remplacé par la dictature d'un parti unique où le pouvoir, le favoritisme et la corruption ont tout simplement paralysé la nation allant jusqu'à la stagnation morale. Dès la première image, métaphore biblique sur une des plaies d'Égypte, le cinéaste marque bien son propos. Et tout le long du film, nous aurons appris que l'Histoire souvent se répète.

À l'heure où de nombreux cinéastes occidentaux se tournent vers des produits de pure évasion, un réalisateur maghérien, à peine âgé de trente ans, nous présente, avec courage et maîtrise, la réalité actuelle de son pays.

Élie Castiel

AUTOMNE... OCTOBRE À ALGER — Réal.: Malik Lakhdar-Hamina — Scén.: Lakhdar-Hamina et Arezki Bouaziz — Phot.: Youcef Sahraoui — Mont.: Youcef Tobni — Mus.: Safy Boutella — Son: Dominique Vieillard — Déc.: Mohammed Boudjemaa — Cost.: Habel Boukhari — Int.: Malik Lakhdar-Hamina (Djihad Bensoltane), Nina Koriz (Amel Bensoltane), Merwan L-H (Momo), Mustapha El-Anka (Zombretto), Doudja (mère Djihad), Rachid Fares (Ramses), Halima Hanetite (Belinda) — Prod.: Tarek Lakhdar-Hamina — Algérie/France — 1992 — 93 minutes — Dist.: Prima Film.

L.627

La drogue a souvent servi de prétexte à des sujets de films, pour glorifier des représentants de l'ordre purs et durs, menant une lutte sans merci contre les trafiquants et les caïds de ce milieu. On romance leur vie, leurs exploits, et aux yeux du spectateur ils deviennent des héros, quand on ne renverse pas les rôles pour faire l'apologie de truands. En fait, rarement s'est-on attardé à critiquer les forces de l'ordre et les pouvoirs en place qui sont confrontés à ce fléau.



Didier Bezace et compagnie dans L.627

À la suite de la prise de conscience que son propre fils, Nils⁽¹⁾, avait développé un sérieux problème de drogue, Bertrand Tavernier s'est attaqué à ce sujet en se concentrant sur la chasse aux gros trafiquants. Avec l'aide d'un ancien enquêteur de

police travaillant depuis quinze ans dans un «Groupe Stup», Michel Alexandre, il a écrit le scénario de **L.627**.

Ce numéro désigne l'article du Code de la Santé Publique française qui réprime toutes les infractions liées à la détention, au trafic et à la consommation des stupéfiants.

Lucien Marguet, dit Lulu, enquêteur de police, croit dur comme fer à la lutte contre les trafiquants de drogue et les heures ne comptent pas pour mener à bien une affaire. Sa tâche n'est simplifiée, ni par certains de ses collègues qui aiment se cantonner dans le laisser-faire et leurs petites habitudes, ni par l'administration dont la lourdeur et la sclérose laissent rêver. Après avoir vu **L.627**, on comprend mieux la frustration des forces de l'ordre qui tentent presque comme des Don Quichotte de réduire le trafic de la drogue, mais sans moyens adéquats.

Tavernier dresse un constat, terriblement triste en définitive, de cette situation; il démontre la bêtise administrative qui fait qu'au lieu d'allouer un nouveau véhicule à une brigade, on la dote d'une ligne de télécopieur, alors qu'elle ne possède même pas l'appareil. La magouille et les pots de vin déguisés sont illustrés par l'échange d'un bon repas contre l'annulation des contraventions du tenancier. Certains fonctionnaires tatillons ne s'intéressent qu'aux statistiques: ce qui compte n'est pas l'importance des saisies ou des opérations, mais plutôt leur nombre. Plus grave encore, certains policiers nuisent au travail de leurs collègues en dénonçant leurs indicateurs à ceux qu'ils ont «donnés»: généralement, cela ne pardonne pas.

On sent la colère de Tavernier tout au long de ce film de dénonciation dont l'impact à sa sortie s'est répercuté jusqu'au bureau de Paul Quilès, le ministre français de l'Intérieur, qui a d'abord crié à la caricature avant d'allouer une somme de quatre millions de francs pour l'amélioration de locaux de police!

Pourtant, le manichéisme ne colore pas cette oeuvre. Les personnages sont crédibles: les policiers ne sont pas des héros, en faisant plus ou moins bien leur travail selon leur propre personnalité. Malheureusement, on n'aurait pas dû cantonner les rôles des «dealers» à des gens de race noire ou nord-africaine.

Lulu est particulièrement attachant, surtout dans ses échanges avec Cécile, une jeune prostituée toxicomane et séropositive. Tout en lui reprochant sa continuelle dépendance à la drogue, il lui sert d'ange gardien et on se doute qu'il a dû autrefois l'aimer. Maintenant, il vit avec une autre femme. Cela est plus esquissé que décrit; dommage que Tavernier n'ait pas davantage insisté sur la vie personnelle de Lulu, cela aurait humanisé encore plus ce personnage. Didier Bezace, qui le joue, n'a rien d'un Mel Gibson: on n'ira pas le voir pour ses beaux yeux. Mais sa présence à l'écran et la crédibilité qu'il donne à son rôle, par sa multitude de facettes, valent absolument le déplacement.

Tavernier a tourné ce film plus comme un documentaire qu'une oeuvre dramatique. Il montre rarement une opération du début à la fin; il ne s'attarde qu'aux moments cruciaux sans nuire à la compréhension. Le montage, très dynamique, procède par ellipses; la caméra par sa mobilité et ses grands angles contribue à l'atmosphère «vécue»: le spectateur a vraiment l'impression de participer à une opération avec les policiers.

Peut-être un peu long (2h 25 min.), **L.627** n'atteint pas le poli et la finesse de certains autres films de Tavernier, mais son impact vient de sa volonté de vouloir remettre certaines horloges à l'heure. En outre, au-delà de la dénonciation, ce film respire aussi la sensibilité, l'humour et, parfois, la très grande tendresse que Tavernier porte à ses personnages.

Martin Delisle

(1) **L.627** lui est d'ailleurs dédié.

L.627 — Réal.: Bertrand Tavernier — Scén.: Michel Alexandre, Bertrand Tavernier — Phot.: Alain Choquart — Mont.: Ariane Boeglin — Mus.: Philippe Sarde — Son: Michel Desrois, Gérard Lamps — Déc.: Guy-Claude François — Cost.: Jacqueline Moreau — Int.: Didier Bezace (Lulu), Jean-Paul Comart (Dodo), Charlotte Kady (Marie), Jean-Roger Milo (Manuel), Nils Tavernier (Vincent), Philippe Torrenton (Antoine), Lara Guirao (Cécile), Cécile Garcia-Fogel (Kathy), Claude Brossat (Adore) — Prod.: Alain Sarde — France — 1992 — 145 minutes — Dist.: Aska Film.

La Florida

Peut-être parce qu'il n'aura nécessité qu'un temps record de quatre mois de préparation, le dernier film de Georges Mihalka, **La Florida**, s'avère d'une incroyable, mais criante actualité. L'ouverture se fait sur une tempête de neige à Montréal avant de se déplacer vers Hollywood, Floride,



la ville qui déteste les bedaines québécoises. De plus, ce tournage ultrarapide qui a englouti, tel un ouragan floridien, près de quatre millions de dollars, permettra sans doute à son réalisateur de rejoindre le peloton de tête des accoucheurs des derniers grands succès de notre cinématographie. Comme recette de fast-food, c'est réussi!

Là où la digestion bloque, c'est qu'au lieu d'un repas complet, on nous refile de la saucisse insipide et inodore. Après **Le Chemin de Damas**, une comédie rondement menée et autrement plus originale, George Mihalka est allé à l'école de l'efficacité télévisuelle avec **Scoop**.

Pauline Lapointe,
Rémy Girard et
compagnie dans
La Florida